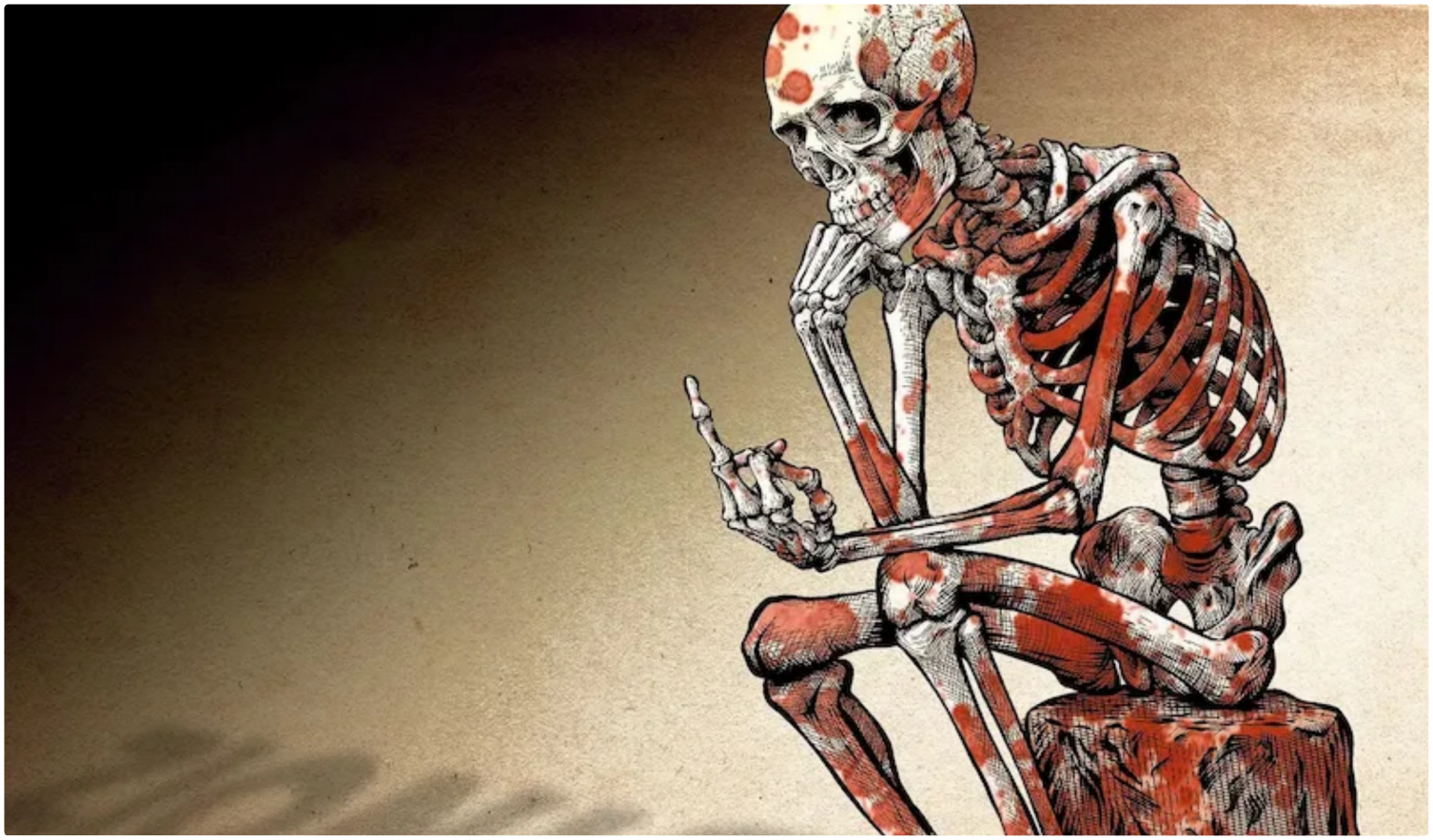
# Le sionisme démystifié





par **Chris Hedges**

**Dans son ouvrage intitulé «Anti-Zionism : A Jewish History», Benjamin Moser dresse le portrait d'opposants juifs au sionisme pour dénoncer la manipulation, la tromperie et la cruauté inhérentes à ce mouvement.**

Le Dr Alina Margolis-Edelman, l'une des fondatrices de Médecins du Monde, a séjourné dans mon appartement pendant la guerre au Salvador, alors qu'elle travaillait dans les camps de réfugiés. Alina, qui a vécu dans le ghetto de Varsovie, a été mariée au Dr Marek Edelman, commandant adjoint du soulèvement du ghetto de Varsovie. Elle et Marek ont vu dans le sort des Palestiniens le calvaire des combattants du ghetto.

Alina et Marek sont restés en Pologne après la guerre. Ils ont critiqué sans détour la spoliation des Palestiniens par Israël. Ils ont soutenu la lutte palestinienne, y compris la résistance armée. Inutile de préciser que, tandis qu'Israël menait une campagne acharnée pour se réapproprier le soulèvement du ghetto et l'Holocauste afin de défendre le projet sioniste, le dernier commandant survivant du soulèvement était persona non grata dans l'État juif.

L'ouvrage de Benjamin Moser, *Antisionisme: une histoire juive*, lève le voile sur les origines sordides du sionisme, son idéologie répugnante et sa conviction que tout crime — aussi odieux soit-il — est justifié par sa quête de création d'un État ethnonationaliste en Palestine historique.

Moser démolit l'affirmation absurde selon laquelle le sionisme serait intimement lié à la foi juive, en affirmant que le sionisme est une *«nouvelle religion, fondamentalement opposée au judaïsme»*. Il rend hommage aux juifs qui se sont rangés — ou se rangent encore — sans équivoque du côté des opprimés. Et il décrit en détail la campagne brutale menée par les sionistes pour réduire au silence leurs détracteurs. Il cherche à mettre en lumière *«une face cachée de l'héritage intellectuel et moral juif»*.

Le rêve d'une «patrie juive» en Palestine trouve ses racines dans le mythe biblique et l'effacement des vérités historiques. Il a été propagé dans l'Autriche de la fin de siècle par Theodor Herzl, journaliste et dramaturge sans grand talent dont l'une des propositions consistait à résoudre l'antisémitisme par une conversion massive de millions de juifs de l'Empire austro-hongrois au catholicisme, lors d'une cérémonie fastueuse présidée par le pape.

Le sionisme, note Moser, a redéfini *«le judaïsme en une identité laïque et nationaliste en le dépouillant de son fondement religieux. Dès le début, le sionisme s'est montré farouchement laïque. Ses antécédents idéologiques ne viennent pas du judaïsme, mais de l'eschatologie chrétienne et du nationalisme romantique : précisément le genre de chauvinisme et de bellicisme que les juifs avaient renié. Il a adopté une définition des juifs en tant que 'race' qui, comme l'ont fait remarquer les rabbins, correspond à celle utilisée par les antisémites»*.

Je connaissais déjà l'érudition et le talent d'écrivain de Moser grâce à sa biographie de Susan Sontag, que je connaissais et qui avait remporté le prix Pulitzer. Mais j'ignorais tout de son courage moral. Il savait qu'écrire ce livre, surtout en tant que juif, lui vaudrait d'être vilipendé par la cabale des sionistes libéraux qui font le jeu d'Israël dans des publications telles que le *New York Times*, le *New Yorker* et *The Atlantic*. Il s'est mis lui-même au ban de ce cercle, à l'instar des douze antisionistes dont il dresse le portrait dans son ouvrage. Ses détracteurs, comme c'est toujours le cas lorsque les sionistes se sentent menacés, l'accusent de propos qu'il n'a pas tenus et de convictions qu'il ne partage pas.

Pourtant, malgré l'assaut qu'il savait inévitable, Moser refuse de céder. La cohérence, écrit-il, *«n'a jamais été une caractéristique du sionisme. Sa caractéristique, dès le tout début, a été l'opportunisme et la volonté d'exploiter les peurs et les tragédies juives»*.

S'il y a bien une constante dans le sionisme, que Moser retrace depuis ses débuts jusqu'à nos jours, c'est que quiconque ne s'agenouille pas devant le Moloch sioniste en devient la victime. Les juifs n'y échappent pas, pas même l'un des tout premiers opposants au sionisme, Jacob Israël de Haan.

De Haan était un écrivain, poète, journaliste et avocat juif néerlandais, ainsi qu'un fervent sioniste lorsqu'il est venu s'installer à Jérusalem en 1919. Il s'est rapidement détourné du projet colonialiste lorsqu'il a constaté comment les colons sionistes maltraitaient les Palestiniens autochtones, aux côtés des rabbins palestiniens et des croyants orthodoxes qui considéraient le sionisme comme un blasphème.

Lors d'un recensement réalisé en 1878 par l'Empire ottoman, avant la première grande vague d'immigration sioniste, les juifs représentaient environ 3% de la population de la Palestine. Les juifs de Palestine se considéraient comme des juifs palestiniens, *«tout comme leurs voisins se considéraient comme des musulmans palestiniens ou des chrétiens palestiniens»*.

À la suite de deux vagues d'immigration sioniste en Palestine entre 1882 et 1914, ce chiffre est passé à environ 9% en 1917, année de la déclaration Balfour, qui engageait les Britanniques à créer un *«foyer national pour le peuple juif en Palestine».*

De Haan devint l'un des détracteurs les plus virulents et les plus influents du sionisme. Il fut assassiné par la Haganah, une organisation paramilitaire juive, alors qu'il sortait d'une synagogue à Jérusalem le 30 juin 1924. Comme on pouvait s'y attendre, les sionistes ont imputé ce meurtre aux Palestiniens arabes.

Les occupants britanniques ont donné du pouvoir aux nouveaux colons juifs. Les élections, en raison de la majorité arabe, ont été interdites. Les Palestiniens ont été relégués au rang de citoyens de seconde zone. Les Britanniques et les sionistes européens ont créé *«une double économie où un nouvel élément étranger — doté de capitaux, de savoir-faire technique et de solides relations internationales — a été implanté et soutenu par l'administration britannique, tandis que l'économie arabe indigène était de plus en plus marginalisée»*, écrit Moser, s'appuyant sur l'ouvrage de 1947 de l'écrivain juif égyptien Ahmad Sadiq Saad. L'économie a été réorientée vers la production de cultures rentables sur les marchés internationaux *«plutôt que vers le blé et l'orge, bien que cette décision fasse souffrir de la faim les masses palestiniennes»*.

Le chapitre sans doute le plus sordide de l'histoire du sionisme — que les sionistes s'efforcent de faire oublier à tout prix — est leur collaboration avec les nazis. Yitzhak Shamir, qui devint plus tard premier ministre d'Israël, dirigeait le groupe terroriste juif Lehi — également connu sous le nom de «bande de Stern» — qui cherchait à s'allier aux nazis pour combattre les Britanniques. Le terrorisme des groupes clandestins juifs, que Hannah Arendt avait condamné pour le massacre des Palestiniens à Deir Yassin, l'assassinat du comte Folke Bernadotte et d'autres crimes, allait, selon elle, déboucher sur un état de guerre sans fin.

En 1933, la Fédération sioniste allemande, l'Agence juive et la Société de développement foncier de Palestine ont négocié l'accord Ha'avara avec les nazis. Celui-ci a facilité la spoliation des juifs de leurs biens — les juifs allemands ont été autorisés à transférer l'équivalent de 1000 livres sterling vers une banque de Tel-Aviv — en échange d'un passage vers la Palestine. Le coût de cette opération ne permettait qu'aux personnes fortunées ou au *Menschenmaterial* — terme utilisé par Herzl pour désigner le «matériel humain» — d'immigrer. Dans le cadre de cet accord, les sionistes ont accepté de lever le boycott des produits allemands, destiné à mettre fin à l'oppression des juifs allemands, faisant ainsi de l'Allemagne nazie le premier exportateur vers la Palestine.

Les sionistes se sont opposés à l'envoi d'enfants juifs allemands en Grande-Bretagne et de 20 000 enfants aux États-Unis pour les sauver de la persécution nazie. Lors de la Conférence d'Évian de 1938, ils ont bloqué les propositions visant à assurer un passage sûr aux juifs allemands vers le Kenya, la Mandchourie et la République dominicaine.

Après tout, si les juifs pouvaient vivre en sécurité dans d'autres pays, cela allait à l'encontre du principe fondamental du sionisme, selon lequel les juifs ne peuvent être en sécurité que dans un État juif.

*«Si je savais qu'il est possible de sauver tous les enfants d'Allemagne en les transportant en Angleterre, et seulement la moitié en les transférant en Terre d'Israël, je choisirais cette dernière option, car ce n'est pas seulement le nombre de ces enfants qui compte pour nous, mais bien le règlement de comptes historique du peuple d'Israël»*, déclara en 1938 David Ben Gourion, qui devint plus tard le premier premier ministre d'Israël.

Il le pensait vraiment.

Le 19 mars 1944, l'officier SS Adolf Eichmann — enlevé après la guerre par des agents israéliens en Argentine et condamné à mort en Israël — arriva à Budapest pour superviser la déportation massive des juifs hongrois.

Le dirigeant juif Rezső Kasztner, assassiné en Israël en 1957, a supervisé lacollecte d'or, d'argent et de diamants auprès de 1684 juifs fortunés, dont de nombreux membres de sa propre famille, afin d'acheter le passages pour la Palestine. Il a abandonné le reste de la communauté juive hongroise, forte de 800 000 personnes, à son triste sort, assurant aux juifs abandonnés leur transfert vers des lieux de travail et non vers des camps d'extermination. Quelque 550 000 juifs hongrois furent exterminés, pour la plupart dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau.

En Israël, Kasztner devint le porte-parole du ministère du Commerce et de l'Industrie.

La trahison de Kasztner et des sionistes envers leurs coreligionnaires juifs de Hongrie fut l'une des nombreuses trahisons à l'origine de la rancœur des Edelman.

J'ai un jour demandé à Alina quelle avait été sa première impression d'Israël.

«*Une nation dirigée par des collaborateurs*», répondit-elle avec acrimonie.

*«Pour cette Juive, ce rôle joué par les dirigeants juifs dans la destruction de leur propre peuple constitue sans aucun doute le chapitre le plus sombre de toute cette sombre histoire»*, écrivait Hannah Arendt — autre cible des sionistes et réfugiée d'Allemagne — à propos des organisations juives, y compris les «conseils juifs» et les sionistes.

La diffamation sioniste à l'encontre d'Arendt fut implacable après la publication de «*Eichmann à Jérusalem*».

«*Une Juive qui se déteste écrit un livre pro-Eichmann*», pouvait-on lire dans un titre typiquement virulent de l'*Intermountain Jewish News*.

Le livre d'Arendt, qui fustigeait la collaboration sioniste avec les nazis, ne fut publié en Israël qu'en 1999, quatre ans après la première traduction de *Mein Kampf* :

*«Pour tenir à distance les questions les plus fondamentales — celles qui touchent au cœur même de la légitimité et de la moralité du sionisme —, ses propagandistes s'acharnent sur chaque virgule de chaque critique»*, écrit Moser. *«Peu importe la délicatesse de la formulation de cette critique. Peu importe l'éminence de la personne qui la formule. Peu importe que cette personne soit juive, israélienne, survivante de l'Holocauste, voire une survivante juive israélienne de l'Holocauste. Chaque journaliste, chaque rédacteur en chef, chaque universitaire connaît des gens attaqués pour avoir rapporté des faits indubitables. Harcelés et boycottés, chassés de leur emploi et de leur domicile. Ces attaques ont pour effet d'instaurer une petite censure sioniste dans l'esprit de l'écrivain, qui se demande constamment ce qu'il est autorisé à dire, et comment il est autorisé à le dire»*.

Les sionistes, qui au départ ridiculisaient les survivants de l'Holocauste en les qualifiant de «moutons menés à l'abattoir» et de *sabonim* — le mot hébreu signifiant «savon», dérivé d'une rumeur selon laquelle les nazis auraient utilisé des corps juifs pour fabriquer du savon —, se sont vite rendu compte que s'approprier l'Holocauste était très lucratif. Cette appropriation, comme l'a souligné Arendt, fut l'une des principales raisons à l'origine du procès d'Eichmann.

*«Grâce à Auschwitz — devenu au fil des ans la principale référence d'Israël dans ses relations avec un monde qualifié à maintes reprises d'antisémite et d'éternellement hostile —, Israël s'est immunisé contre toute critique et contre tout dialogue rationnel avec le monde qui l'entoure»*, écrit l'historienne israélienne Idith Zertal.

Après la Seconde Guerre mondiale, Israël a été confronté à un dilemme. Les deux tiers des juifs d'Europe ont péri dans l'Holocauste. Pour peupler Israël après sa création en 1948, il fallait compter sur les importantes communautés juives du Moyen-Orient, notamment celles d'Égypte et d'Irak, où un quart de la population de Bagdad était juive. Des juifs vivaient en Irak depuis au moins 597 av. J.-C. Les sionistes ont envoyé des agents infiltrés à Bagdad pour commettre des attentats à la bombe dans des lieux fréquentés par les juifs, notamment des cafés, des commerces et des lieux de culte, afin de semer la panique au sein des communautés juives. En 1951, 110 000 juifs d'Irak avaient quitté le pays pour Israël.

L'historien israélien Avi Shlaim — dont la famille faisait partie de celles qui ont fui Bagdad — a révélé, dans son ouvrage intitulé *«Trois mondes: Mémoires d'un juif arabe»*, des preuves de la campagne secrète de bombardements menée par Israël. À leur arrivée en Israël, les membres de sa famille ont été traités comme de la vermine. On les a aspergés de DDT et logés dans des camps, dont certains étaient entourés de barbelés. Dans la société israélienne marquée par les divisions de classe, les juifs ashkénazes, ou européens, détenaient le pouvoir. Les juifs arabes, les Séfarades, faisaient l'objet d'un profond mépris.

Vous pouvez visionner mon entretien avec Shlaim ici.

*«Nous ne pouvons accepter que les Israéliens se transforment en Arabes»*, déclarait Ben Gourion — né David Grün en Pologne. *«Nous devons lutter contre l'esprit levantin, qui corrompt les hommes et les sociétés, et préserver les valeurs authentiquement juives développées dans la diaspora»*.

En 1954, des agents sionistes ont élaboré des plans pour incendier des sites en Égypte, notamment des bibliothèques, des gares, des cinémas et des institutions liées à la Grande-Bretagne et aux États-Unis. Cette campagne était conçue comme une opération sous faux drapeau qui serait imputée aux Frères musulmans. On pensait que ces attaques discréditeraient le gouvernement de Gamal Abdel Nasser et pousseraient les juifs égyptiens à fuir vers Israël. Mais des agents israéliens ont été arrêtés et jugés, présentant ainsi les juifs du Caire comme des traîtres potentiels.

Lorsque Israël, aux côtés de la Grande-Bretagne et de la France, a envahi l'Égypte en 1956 pour s'emparer du canal de Suez, ce fut le coup de grâce pour la communauté juive d'Égypte. Les juifs égyptiens, au nombre de 75 000 à 80 000, ainsi que les Grecs, les Italiens et les Arméniens, ont émigré. Les juifs égyptiens résidaient en Égypte depuis avant l'occupation romaine. Il ne reste aujourd'hui, selon certaines sources, que trois juifs au Caire.

Le sionisme n'a pas muté. C'est toujours le même démon. Il crache le même venin et la même haine. Il calomnie et lynche ses détracteurs, en particulier ses détracteurs juifs. Son chauvinisme et sa glorification de la suprématie juive sont voués depuis toujours à mener à une campagne d'extermination des Palestiniens. Si vous en doutez, lisez le livre de Moser.

source : Chris Hegdes via Spirit of Free Speech